

SIGNES PARTICULIERS : NÉANT

POSSEDER DES ANCIÊTES NOIRS, MAIS AVOIR TOUT DE L'EUROPÉEN : LA CULTURE, LES RÉFÉRENCES ET MÊME L'ALLURE...

La scène en est devenue banale : « Antillais, dites-vous ? Mais alors, vous êtes un colon... » (Avec la mine gouffrandaude du connaisseur, les plus informés glisseront un « béké » du meilleur effet.) Alors, vous : « Non, puisque je suis noir. » Un moment d'étonnement, qu'un sourire vient dissiper : « Vous plaisantez. — Pas du tout. — Mais enfin, regardez de quoi vous avez l'air : comment affirmer sérieusement que vous êtes noir ? »

A chaque fois, c'est pareil : à l'étonnement annusé succède l'incompréhension. Trop, c'est trop. Soit, vous avez eu des ancêtres noirs, mais enfin, vous avez tout de l'Européen, la culture, les références, et même l'allure ! Certes, vous êtes typé. Et certains de localiser alors votre possible origine : quoique diverses, les hypothèses vous auront promené tout autour du bassin méditerranéen ; Italien peut-être, sépharade parfois, Levantin si vous y tenez, mais Noir ! Un peu de sérieux.

Admirable concession que celle de condescendre jusqu'au Sud le plus extrême du monde européen, en y assignant tous ceux qui auraient quelque type (à croire qu'un blond nordique est la transparence même), mais qui répugne manifestement à s'interroger sur ce qui a pu se passer outre-mer, là-bas, dans le Nouveau Monde. Ou l'outre-Atlantique, des mélanges aient pu se faire, soit : c'était le tribut à payer aux exigences de la Nature. Mais qu'ils demeurent inaperçus, et que, de surcroît, cela vous classe parmi les Noirs ou les gens de couleur, quand aucune couleur parmi les seules jusqu'à ce jour répertoriées ne s'est encore manifestée, non. Seuls des archaïsmes, des lenteurs d'une histoire passablement balbutiante expliquent sans doute, aboutissent à de telles aberrations : chez nous, semblent-ils dire — le regard s'efforçant une dernière fois de guetter le trait physique pertinent, d'une « négritude » indéniable —, vous seriez un Blanc. D'ailleurs, n'êtes-vous pas comme nous ? Eh bien, justement, non : je ne suis pas *comme* vous.

Soit : mon goût du paradoxe m'amène à forcer la note. Je ne suis pas noir, si par être vous entendez au fond paraitre. A peine ai-je l'air latin, et aucune quête oedipienne ne vient soutenir ma revendication.

Ma réponse traduit simplement une évidence absolue pour un Antillais : Martiniquais, je fais nécessairement partie des gens de couleur puisque je ne suis pas le descendant d'un esclavagiste, mais d'un esclave. Et cela demeure valable, à quelque date qu'il faille remonter : cette loi, qui n'est pas de la Nature mais de la Pensée, va de soi (l'Occident, un peu partout où il s'est promené, l'a imposée), et mon affirmation, pour un Antillais qui m'écouterait alors, ne trahit aucunement une escalade dans le snobisme. L'égrenage des types physiques est si diversifié que nous savons, de science inconsciente mais certaine, que le métissage s'apprécie selon les paradoxes qu'il multiplie.

Mais tout se passe comme si, de la part du regard européen, les conséquences concrètes de son expansion coloniale étaient à la limite de l'impensable. La couleur doit se remarquer, puisqu'elle doit se *marquer* tout aussi nécessairement. Et, aveugle aux résurgences de son passé, la vieille Europe continue de penser que des distinctions claires et rationnelles sont au fondement de toutes ses classifications, comme des identités respectives de chacun. Merveilleux retournement : auparavant on aurait traqué les signes de l'impureté, et le raciste moyen se souvient toujours que le Sud et le soleil conjugués n'ont jamais rien produit de bon. Ce n'est pas de lui que nous parlons, mais de qui manifeste son incompréhension, avec les milleurs intentions du monde, et ce respect théorique pour la « différence du pote ». Mais celle-ci n'est conçue qu'à l'intérieur de cadres imperméables aux conséquences logiques du mélange des genres. Et si accablant soit ce regard, il raisonne incorrectement, quand il réduit ainsi l'appartenance à une communauté aux seules déterminations tangibles de l'épiderme, et n'explique ce même sentiment que par des blocages, des préjugés raciaux et sociaux. Tout au plus ceux-ci permettraient-ils d'apprécier les barrières entre milieux, cette mosaïque de coteries familiales et d'orgueils réciproques, impensable partout ailleurs. Mais cela ne saurait rendre raison de l'identité qui les constitue, puisqu'ils en découlent bien plutôt, ni de l'attention maniaque portée au nom hérité, si précieux pour une collectivité dont la mémoire se montre attentive (pour combien de temps encore ?) au devenir de chaque lignée.

REJETONS DE L'HISTOIRE

Le sentiment d'être Antillais est irréductible au degré de couleur. Non pas que celle-ci soit insignifiante, ni qu'elle ne soulève aucun problème. Mais être Antillais et homme de couleur, c'est un tout quand, n'étant pas colon, vous ne sauriez être autre chose qu'un homme de couleur. Et ce n'est pas là tautologie creuse : cela vaut quelle que soit votre couleur de peau, et vous assimile à

SOURCE:

Bastien, Daniel, Lemoine, Maurice, eds., *Antilles : Espoirs et déchirements de l'âme créole*. Paris : L'Harmattan (Autrement, Série Monde H.S. No 41), Octobre 1989.

un certain univers de signes et de valeurs, qui vous reconnaît comme l'un des siens. Vous manifestez simplement le plan où votre expérience du monde antillais s'est constituée, de quelque point de vue que vous l'ayez regardée.

Sans doute mon expérience n'aura pas été en France celle d'un travailleur immigré. Sans doute n'ai-je pas eu à subir le racisme (et c'est là une différence fondamentale entre le Noir et le « maître blanc » que je suis : le mépris de soi, sinon la haine que l'on est parfois amené à concevoir après tant d'humiliations répétées me seront toujours étrangers) ; je n'ai même pas eu à connaître les délits des contrôles d'identité. Pas plus que je n'ai eu à m'intégrer en France en ayant à assimiler une culture jusqu'à lointaine et étrangère : tout simplement parce que, mépris, je l'étais avant tout de cultures différentes et vécues à parts égales. Mais l'expérience que j'ai du monde antillais est celle d'un Antillais et le regard que je lui porte lui appartient.

Dans l'étonnement que ma position suscite, quelle naïveté insurmontée ! Comment ? Dans des contrées aussi magiques et mystérieuses, des distinctions sociales et culturelles pourraient constituer autant d'identités spécifiques, qui n'excluent cependant pas l'appartenance à la communauté prise dans son ensemble ? Il suffit d'entendre soupiner au seul nom de Martinique : un azur de palmiers désaltère soudain le gosier européen. Là-bas, là-bas, on doit échapper au malheur de l'Histoire, retrouver un peu du Paradis et de sa simplicité de conte d'enfant. Sans doute mon expérience du monde antillais est-elle particulière : mais pas moins que celle des servantes qui travaillaient à la maison. Il n'y a là qu'une banalité extrême à reconnaître que nous vivons dans une société de classes. Et cela se manifesterà dans le plus infime de nos gestes, de nos intonations, même que dans nos goûts et nos références : cela aussi est l'évidence même, qui ne devrait surprendre personne. Sauf un Européen, qui vous fait toujours remarquer combien plus authentique est ce Noir qui passe. Ou'il soit plus nègre, qui le nierait, qu'il soit plus authentique, cela n'est pas sûr, surtout si, à l'entendre, vous reconnaissez indiscutablement l'accent de Sarcelles... De ne pouvoir concevoir de communauté qu'homogène et uniforme, pareille naïveté trahit un angélisme absurde, qui exige de l'expérience du monde, lorsqu'elle est située ailleurs et accomplie par d'autres acteurs, qu'elle soit univoque, jamais coupée de transversales. L'exotisme n'aime que les surfaces planes et répugne aux découpes obliques.

Là est l'étrange point d'aveuglement du regard européen, arc-bouté sur sa conviction de demeurer préservé des variations engendrées depuis son ancienne mainmise sur le monde. Tout l'empêche de reconnaître que les rejets de l'Histoire ont pris entre-temps des allures bigarrées. Jusque dans sa variante souple, il demeure pris dans ce postulat qu'il partage à son insu avec le plus obtus des racisés : un Blanc ne saurait se confondre avec un homme de couleur,

car à défaut de savoir à quelle couleur on reconnaît un homme de couleur, il sait bien que le Blanc n'en est pas une. Tracant alors une frontière absolue entre les uns et les autres, il ne conçoit pas d'avoir une identité commune en partage avec ces divers mépris. Et encore que l'on puisse toujours soupçonner le nègre d'emprunter aux Blancs le masque dont il s'affublait par la suite, en aucun cas l'on n'envisage qu'un Blanc se soit formé au contact des autres, au point de se fondre en eux. Comment donc vous confondre, vous, si européen, si... comment dire ?, avec ces nègres dont on louera pour l'occasion la merveilleuse authenticité ?

UNE IDENTITÉ COMMUNE

Auparavant on aurait plutôt insisté sur les persistances en tout mépris, fût-il Blanc, de la « barbarie nègre ». Aujourd'hui, on vanterait plus aisément l'antique et lointaine vertu qui n'a pu que se perdre en vous et avec vous. Aussi un Antillais, s'il n'est un colon, est ce nègre absolument noir, de préférence marin-pêcheur ou palefrenier, l'authenticité se mesurant toujours dans ces cas-là à la rugosité d'un parler et d'un comportement ; tout au plus irait-on jusqu'à remarquer le contourné des manières de certains, mais ce sera alors affirmer combien est toujours pénible et ridicule l'ascension des obscurs vers les sphères éclairées de la Culture et du Goût. Et certains, adorateurs du tambour et du rhum, de s'indigner encore de ce que notre musique emploie des violons et autres instruments qu'en leur inculture, ils estiment réservés à l'harmonie européenne. Qu'un groupe — en l'occurrence, les Malavoi — l'ait sublimée jusqu'à une certaine désuétude, cela passe pour compromission et reniement de soi. Comme si, quittes la case et le sol de terre battue, notre identité n'avait pu que se perdre au souffle des alizés qui caressaient les vérandas de nos enfances. Peut-être est-il difficilement concevable que dans cet essaim d'îles un tel miroitement de signes ne s'exalte qu'en renvoyant du monde les reflets bisautés qui en font un véritable univers. (Inversement, le discours issu de ce qu'il y a de plus réactif dans la négritude souffre des mêmes limitations, ayant inversé les signes au lieu de déplacer les cloisonnements inhérents aux stéréotypes. On commence seulement d'entendre le souci d'un Gilbert Gratiant, de ne vouloir sacrifier aucun des fils composites de son identité. Manifestement, la notion de sang-mêlé vient brouiller ce qu'il y a de rassurant dans le slogan, qui nous dispense de penser).

Cette scène d'incompréhension et de méconnaissance, je ne peux l'imaginer avec un interlocuteur antillais. Je trouve bien des surprises, jamais rien de semblable, une fois l'énigme levée. Un air comme qui dirait de famille, qui m'identifie à ceux qui, pourtant,

me ressemblent en apparence si peu. C'est qu'au fond de nous, nous savons trop bien l'inanité des distinctions tranchées. Et notre passion des classifications, lisible dans l'attention marquée aux moindres variations de la peau, pourrait bien signifier le contraire de ce qu'elle prétend marquer : non pas la « différence », mais une identité commune, comme si nous sourions de cela même que nous prenons tant de soin à classer. Comme si la vérité était d'être des sang-mêlé, et que le soupçon devait se porter au contraire sur l'affirmation d'une pureté originelle et indivise.

Il suffit de se promener dans les rues de la ville pour comprendre cette capacité de reconnaître l'invisible couleur, quand bien même rien ne trahit en vous l'appartenance à la communauté antillaise. L'identité de chacun, remise en question dans la mesure où elle peut être interrogée, n'est en fait jamais réduite aux termes les plus simplistes de son affirmation. Tout fait signe, des chaussures que l'on porte au salut esquissé d'un mouvement bref et respectueux : notre histoire commune tient littéralement à notre corps, et la couleur de l'épiderme n'est pas le seul des signes retenus. Cette histoire n'est sans doute pas homogène. Mais quelle complicité cela suppose que de savoir reconnaître ce dont nous témoignons — jusqu'au déhanchement ou au chaloupé de la danse.

« Mais maintenant, vous ne vivez plus là-bas, vous êtes ici, vous vivez comme nous. — Peut-être. Mais je ne le vis pas comme vous. Exotisme pour exotisme, celui de la France profonde demandera à être reconnu un jour. — Mais c'est du racisme ! — Non pas, tout au plus de la mauvaise foi si je vous identifiais tous à cette image. C'est en prenant conscience de ce que nous ne pourrions jamais revendiquer comme nôtre que nous nous identifions comme Antillais. Regardez où convergent parfois nos regards, et quelle convergence nous réunit, quand nous sourions de ce à quoi nous ne voulons pas ressembler. En France, certains ont découvert qu'ils n'étaient pas des Français comme les autres. Moi, j'ai découvert ce que je ne peux m'appropriier, et qui conduit à tous les exotismes, y compris celui de la chair. C'est que je ne dois pas être éloigné du Noir, si je suis incapable de le considérer depuis la totale extériorité où certains peuvent se situer, et qu'il m'est alors impossible de le réduire à un objet, fût-il d'engouement. »